

Sommaire du No 1140 du 27 février 1906

Planche hors texte. — Le magazine. — Notre Galerie Nationale. — Chronique. — Echos de la semaine. — La page de la température. — Sa Sainteté Pie X. — Le Nord et la colonisation. — A travers la mode. — Nouvelle : Rêve d'enfant. — Les plaisirs du Far West. — Le sacre de Mgr Bernard. — Feuilletons : Catherinette; Sans Famille. — Musique : Les Sirènes, valse, par E. Waldteufel. — Romance : Ma devise, musique de Delmet, paroles de Boukay. — Trois pages humoristiques. — Variétés, recettes, etc., etc.

Le Magazine

On a dit, il y a quelque dix années, que le magazine supplanterait en popularité le journal quotidien et la revue. La prédiction, qui ne demandait pas d'être d'un prophète, est en train de se réaliser : il y a déjà aux États-Unis, en Allemagne, en Angleterre et en France d'innombrables magazines aux formats, au volume, aux couleurs et au caractère les plus variés et les plus originaux, quand il ne s'y glisse pas du grotesque et de l'ébouriffant.

Qu'est-ce donc qu'un magazine ? Nous en trouvons la définition dans le Nouveau Larousse, suivie d'une notice historique, que nous transcrivons :

"Il est difficile de trouver une ligne de démarcation exacte entre le magazine et la revue proprement dite. Cependant, l'appellation de magazine présente généralement à l'esprit quelque chose de plus léger, de plus varié, de plus vulgarisateur et de plus divertissant que la revue, enfin, bien que des publications de premier ordre s'en dispensent, l'illustration est un des caractères distinctifs du magazine. C'est l'Anglais Edward Cave qui publia, en 1731, le premier "Gentleman's Magazine." En France, Mme Le Prince de Beaumont fut la première à employer le mot magasin dans son sens nouveau. Elle publia à Londres, à Lyon, à Paris, toute une série de magazines pour l'instruction des enfants et des humbles. Ce titre servit plus tard à beaucoup d'autres publications, dont les unes comme le Magasin de Librairie (1358) et le Paris-Magasin (1866), n'eurent qu'une existence éphémère; d'autres, comme le Magasin Pittoresque, d'Edouard Charton, fondé en 1833, le Musée des Familles (1833) se formèrent une clientèle plus durable. Après les deux grands pays anglo-saxons c'est en Allemagne que les magazines se sont le plus développés et multipliés.

Le magazine se placerait donc entre la revue et le quotidien, la revue, de plus en plus spécialisée, qui ne s'adresse guère qu'aux savants, aux lecteurs très graves, et le journal, de moins en moins littéraire, — surtout dans les pays anglo-saxons et allemands, — qui n'est que l'informateur de chaque jour, de chaque heure, le messenger électrique couvrant instantanément le monde des dernières nouvelles de la diplomatie ou des affaires.

Il faut lire, pourtant, c'est de plus en plus le besoin du siècle; il faut s'instruire, se rendre compte de tout et s'amuser en même temps.

"Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un "livre. On le lira et on le reliera", a dit Pierre Lafite, en lançant son "Je sais tout".

C'est littéralement vrai pour la masse des lecteurs, puisque le magazine sait plaire à tous les goûts, à tous les âges et à tous les états.

La plupart des lecteurs parcourent de l'oeil, et en quelques minutes, le quotidien pour les nouvelles; quelques-uns pour l'article politique, les hommes d'affaires pour l'information commerciale, puis on le détruit, on le livre aux usages domestiques les plus variés. On garde le magazine : on le pose sur la table du fumoir, du salon, du boudoir; la mère de famille y trouve ses recettes de ménage et indique à ses filles les pages qu'elles aimeront à lire; le père s'y instruit de la dernière découverte et des plus récentes formules de l'industrie, du commerce, de la législation; les fils y découvrent ce qui convient au goût, aux aptitudes et aux projets d'avenir de chacun d'eux.

Le magazine, c'est la lecture du dimanche, faite souvent en famille, et c'est pour cela que les éditeurs des grands quotidiens se croient tenus de donner, chaque samedi, à leurs lecteurs, des volumes à lire et autant de sujets traités à la hâte qu'en peut comporter le plus fort des magazines. N'est-ce pas là le témoignage le plus éloquent qui soit rendu à la valeur de ces derniers ?

Le magasin à rayons s'impose de notre temps, dans les grandes villes; de même le magazine qui est l'encyclopédie des connaissances utiles et agréables, présentée vivement par l'image et mise sous un volume qui peut la conserver de père en fils sans encombrer l'appartement. "De tout sous la même couverture", voilà la devise de l'éditeur du magazine.

Si du lecteur on passe à l'annonceur, on se convaincra davantage de la supériorité des magazines : l'annonce y est moins écrasée par la masse et le volume de papier; elle y est moins effacée que dans l'espace de ces grandes pages, où l'on se lasse facilement de chercher sans trouver; l'annonce reste en vedette dans la dernière livraison du magazine,

pendant une semaine ou un mois; on la conserve pour la consulter au besoin avec le volume déposé sur le rayon de la bibliothèque; elle passe tour à tour sous les yeux de tous les membres de la famille, du parent, de l'ami, qui lisent le magazine pendant que Madame ou Monsieur se font attendre.

Aussi l'annonce dans le magazine a-t-elle atteint une valeur énorme; partout on cite des "tant la ligne" qui sont simplement fabuleux. C'est que l'annonceur en a pour son argent, le magazine étant répandu dans le milieu qui sait lire et reçu par les personnes les plus à l'aise parmi le monde des acheteurs.

Certains magazines s'attachent de préférence à un genre particulier d'études et d'illustrations, sans exclure toutefois les sujets d'actualité que présentent les découvertes et les productions récentes du génie humain.

Nous avons nous-mêmes l'intention de spécialiser l'Album et d'en faire porter le plus grand effort sur la vie canadienne illustrée. Nous créerons, dans cette pensée, comme des "rayons" ou départements, tels ceux du "Parler Français", que nous sommes en train d'organiser, de l'architecture canadienne, que nous espérons placer sous les auspices de l'une des institutions les plus compétentes du Canada, de la monographie des paroisses canadiennes — du Dominion et des États-Unis — et de nos seigneureries, dont nous sommes à préparer le programme sous forme de série de questions à répondre. Avis aux jeunes plumes désireuses de s'aiguïser et de s'entretenir fines et alertes.

Nous nous proposons également de faire très large la part de l'histoire illustrée du Canada, des nouvelles, des contes et des chants qui s'y rapportent, et de confier l'étude de l'art canadien à des mains expertes, impartiales et laborieuses.

Nous n'oublions pas pour cela que nous publions un Album Universel, illustrant sans doute dans le tableau d'avant-scène la vie intime et publique de nos compatriotes, mais ne laissant pas dans l'ombre la grande vie de l'univers, à laquelle participe la jeune et vigoureuse nation canadienne.

G. A. NANTEL.

Notre galerie nationale

Comme frontispice de ce numéro nous publions le portrait de Sa Sainteté Pie X; dans le numéro du 6 mars prochain, nous publierons celui de Leurs Majestés bien-aimées des Canadiens, le Roi et la Reine d'Angleterre; et dans celui du 13 du même mois, nous aurons le portrait de Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque de Montréal.

Nous continuerons ensuite chaque semaine à publier, en photogravure, de véritables oeuvres d'art que chaque famille devrait conserver, parce que la collection de notre "Galerie Nationale" sera unique et comprendra tous les dignitaires de l'Eglise et de l'Etat, auxquels peuvent s'intéresser les Canadiens du Dominion et des États-Unis.

Nous prions nos patrons, nos agents et nos lecteurs de nous adresser d'avance leurs commandes, car nous ne tirons que juste le nombre d'exemplaires vendus. On regrettera d'avoir manqué la seule occasion de se former une collection complète de toutes les célébrités contemporaines.

2^{ème} concours littéraire

BI - MENSUEL

DE

l'Album Universel

Notre deuxième concours littéraire ouvert dans le No 1136 de l'Album Universel du 27 janvier 1906 et qui sera clos, ainsi que nous l'avons annoncé le 27 mars, aura, nous l'espérons, un succès encore plus grand que celui qui l'a précédé. Déjà nous avons reçu quelques nouvelles canadiennes que nous examinerons en temps opportun.

Que nos lecteurs soucieux de l'avenir des lettres canadiennes, et possédant du talent et quelques loisirs se mettent à la besogne, quand bien même ils ne seraient pas lauréats du concours. — Il ne sera attribué, vous le savez, qu'un prix de \$10.00 — ils n'en éprouveront pas moins une certaine somme de plaisir, tout en faisant oeuvre méritoire. En outre d'avoir eu l'occasion de passer quelques instants agréables à cultiver leur esprit, pour dire de belles et bonnes choses, ils auront, au moins, la satisfaction de voir publier leur oeuvre ce qui est toujours un encouragement.

Chronique

En Angleterre

Le parti ouvrier, tout heureux de se voir installé dans le Cabinet anglais, par son représentant M. Burns, vient d'affirmer à la fois son autonomie et son indépendance des autres partis politiques. M. Keir Hardie a déclaré que les réformateurs du tarif n'ont pas besoin de compter sur les forces ouvrières. "Nous n'avons pas voulu faire queue au parti libéral, nous ne sommes pas pour jouer dans le jeu d'un autre parti conduit par un homme — Chamberlain — dont toute la vie a été un mensonge et dont la parole ne mérite aucune confiance."

Et il ajouta, au grand plaisir de la foule, que le pur parti du travail, se concertant avec les Trade Unions Socialistes, allait devenir de plus en plus Socialiste. "Le temps n'est pas éloigné où le parti du Travail — Labor Party — deviendra un facteur tout puissant en politique et que le fonds de pension aux vieillards sera sa principale réforme à imposer."

Rien de surprenant que les Trade-Unions en soient arrivées aux mêmes principes que les Socialistes; elles ont réalisé peu de progrès même, si on tient compte de l'ancienneté de ces associations et de la plaie du paupérisme qui sévit si intensivement en Angleterre.

Le socialiste anglais reste loin en arrière de ses congénères d'Allemagne et de France surtout; il s'attaque aux injustices, exagérées parfois, mais légitimes en bien des cas, du capital contre le travail. Il est séparé par tout un monde du collectivisme français qui réclame cette absurdité — absurdité pour la conception française essentiellement non partageuse — du partage forcé de tous les biens d'un pays.

* * *

Il s'opère, dans la direction du parti irlandais, un mouvement de concessions mutuelles, de "do ut des", qui permet de compter sur un avenir de paix, de concorde civile et de prospérité matérielle comme la pauvre Irlande n'en a pas vu depuis de longues années. La politique de conciliation, d'après Wm O'Brien, qui fut un des martyrs de la cause nationaliste, est maintenant acceptée par les chefs de la résistance outrancière, et elle recrute des adhésions jusque dans les rangs, naguère irrépressibles, de la vieille démocratie orangiste. L'alliance entre les Nationalistes et les Unionistes d'Irlande est reconvenue non seulement par l'irréductible John Redmond, mais par tous ceux qui, il y a quelques mois, s'opposaient à toute politique de conciliation.

Il y a évidemment une détente dans le Royaume-Uni; on y éprouve le besoin d'entente cordiale non seulement avec l'ennemi séculaire d'outre-Manche, mais encore à l'intérieur, parmi toutes les classes de la population. On attribue au Roi lui-même, à sa popularité personnelle, à ses méthodes de pacification générale qui forment le fond de sa diplomatie, les résultats manifestes que la cause de la paix générale a obtenus depuis la guerre du Sud-africain jusqu'à l'imbroglio anglo-russe et le traité qui sortira de la conférence d'Algésiras et qu'on dit tout prêt à la signature des Chancelleries intéressées.

* * *

Un fait qui surprendra le monde anglo-saxon, où on ne cesse d'exalter la richesse de la Grande-Bretagne, c'est la misère où se débat une bonne partie du clergé de l'église anglicane. Beaucoup de pasteurs de cette congrégation crèvent littéralement de faim, vient de déclarer le Révérend Sinclair, archidiacre de Londres, et il lui faut une nouvelle dotation de l'Etat. Nombre des membres du clergé sont insuffisamment nourris, et quelques-uns souffrent de la plus noire misère. "Ce n'est pas mon tour de dîner", disait le fils d'un pasteur qu'on pressait de rentrer à la maison pour prendre le repas de famille, après qu'il eut fait une course en ville. Le traitement des pasteurs est moindre que \$700.00, et beaucoup ne touchent pas assez pour manger et tenir chaud leur appartement.

Cette révélation a causé une très pénible impression dans les classes aristocratiques, où l'on se rend bien compte que les Sans-Travail ne sont pas les seuls à se plaindre de l'extrême concentration de la richesse publique par les accapareurs de terres et de monopoles intraitables.